

Abraham Lincoln et la mystérieuse barbarie américaine



[Publication initiale : lesakerfrancophone.fr]

Par Nicolas Bonnal

Deux choses frappaient toujours le nouvel arrivant en Amérique (voyez Céline) : la brutalité du pays, de sa population et de ses mœurs, la brutalité du terrain en fait ; la cruauté ensuite des contrôles et de cette police qui arrive à tuer 1200 citoyens par an tout en en contrôlant six millions (l'expression de camp de concentration électronique n'est plus métaphorique). C'est la brutalité de la matrice US qui se répand dans le monde, en particulier en Europe. Enfin l'Amérique enferme 2,3 millions de prisonniers, soit la plus grande population carcérale du monde (43 % du total). Les chiffres sont comparables en pour cent à ceux de la dépense militaire US dans le monde (42 %), et ce n'est certainement pas par hasard.

Comment en est-on arrivé là ? J'ai déjà évoqué les historiens libertariens : *Thomas di Lorenzo*, auteur du vrai livre sur Lincoln (*The Real Lincoln*) ; *Raph Raico*, auteur du si pertinent *Libertarian rebuttal* (si vous voulez devenir un grand président, faites la guerre, et même – dans le cas du Donald – faites le guignol) ; et deux recueils exceptionnels : *Americas' pyrrhic victories* et *Perpetual war for perpetual peace*, tous disponibles gratuitement sur le site Mises.org. On ajoutera les *Wizards of Ozymandia* de *Butler*, qui montre (The Hitler Test) que les étudiants d'aujourd'hui préfèrent Hitler à Jefferson. Écolo, végétarien, européiste, réglementateur, interventionniste, antitabac, obsédé de contrôle routier et de safe-sex, Hitler reste le modèle à suivre, y compris dans sa rage antirusse.

On va citer Lincoln. Lui incarne la barbarie juridique américaine, la rage de gagner n'importe quelle guerre, y compris civile, à n'importe quel prix. Les rebelles furent écrasés, car ils n'obéissaient pas assez à l'Union et aux lois.

Mais voici pourquoi Lincoln est devenu fou du droit : l'état de nature aux USA consiste à exterminer rouges, blancs et noirs. Dans sa fameuse Lyceum Address, si souvent citée par Philippe Grasset à propos du « *suicide US* », voici ce qu'il écrit des folles vagues de lynchages :

« *Il serait fastidieux et inutile de raconter toutes ces horreurs. Celles*

qui se passent dans l'État du Mississippi et à Saint-Louis sont peut-être les plus dangereuses par leur exemple et révoltantes pour l'humanité. Dans l'affaire du Mississippi, ils ont d'abord commencé par pendre les joueurs réguliers ; un ensemble d'hommes, n'ayant pas, pour se nourrir, une profession très utile ou très honnête, mais qui, loin d'être interdits par les lois, sont en fait autorisés à agir ainsi par un acte de l'Assemblée législative, passé il y a un an seulement. Ensuite, des nègres, soupçonnés de conspirer pour fomenter une insurrection, furent pris et pendus dans tous les coins de l'État ; puis des hommes blancs, supposés être liés aux nègres. Et, finalement, des étrangers, venant des États voisins, y allant pour affaires, ont, dans de nombreux cas, subi le même sort. Ainsi, se déroula ce processus de pendaison, des joueurs aux nègres, des nègres aux citoyens blancs, et des blancs aux étrangers. Jusqu'à ce que les hommes morts soient visibles partout, pendus aux branches des arbres de chaque côté de la route, et en un nombre presque suffisant pour rivaliser avec la mousse espagnole native du pays, comme drapant la forêt. »

Et on se plaint de la violence à la télé...

Le problème est celui-ci, la populace américaine :

Les récits d'outrages commis par les foules constituent les nouvelles quotidiennes des temps. Ils ont pénétré le pays, de la Nouvelle-Angleterre à la Louisiane – ils ne sont ni propres aux neiges éternelles de la Nouvelle-Angleterre, ni aux soleils brûlants de la Louisiane –, – ils ne sont pas la créature du climat – ils ne se limitent pas aux États promouvant l'esclavage, ni aux autres. De la même manière, ils apparaissent parmi les maîtres du Sud, chasseurs d'esclaves pour le plaisir et parmi les citoyens du Nord aimant l'ordre sur des terres aux habitudes régulières. Quelle que soit leur cause, ils sont communs à tout le pays.

Si on se met à lyncher aussi les Blancs...

Nous sommes en 1850, douze ans après le discours de Springfield. On va laisser la parole à un certain Charles Dickens qui écrit dans ses si belles *American notes*, les petites annonces à l'américaine. Et cela donne :

« Voici quelques spécimens de petites annonces publiées dans les journaux publics. Il n'y a que quatre ans que la plus ancienne d'entre elles est apparue, et d'autres de même nature continuent à être publiées tous les jours, par pages entières.

En fuite, Négresse Caroline.
Avait un collier avec un clou retourné.
En fuite, Femme noire, Betsy.

*Avait une barre de fer sur sa jambe droite.
En fuite, Nègre Manuel.
Très marqué par les fers.
En fuite, Nègresse Fanny.
Avait un collier de fer autour de son cou. »*

Quatre pages comme ça... Dickens conclut, aussi pince-sans-rire que Philippe Grasset quand il parle des porte-avions US situés à trois mille milles de leur cible :

« Je devrais dire, peut-être, pour expliquer cette dernière description que, parmi les autres bénédictions que l'opinion publique assure aux Noirs, il y a la pratique courante de frapper leurs dents violemment, de leur faire porter des colliers de fer de jour comme de nuit et de les harceler avec des chiens, des pratiques presque trop ordinaires pour mériter d'être mentionnées. »

Quel humour... noir ! Et comme on sait aussi, le « *collier électronique* » a remplacé le « *collier de fer* » pour un sixième des jeunes Noirs.

Lincoln rend ensuite compte de l'atrocité suivante :

« Pensez donc à cette scène horrible à Saint-Louis. Une seule victime a été sacrifiée là-bas. Son histoire est très courte et elle est peut-être la plus tragique, si quelque chose d'aussi horrible a jamais pu exister dans la vie réelle. Un homme mulâtre, nommé McIntosh, a été saisi dans la rue, traîné dans la banlieue de la ville, enchaîné à un arbre, et effectivement brûlé jusqu'à la mort. Le tout en une seule heure à partir du moment où il était encore un homme libre, s'occupait de ses affaires et était en paix avec le monde. »

Revoyez le film *Furie* de Fritz Lang ou *La Nuit du chasseur* de Laughton ; ils évoquent aussi ces comportements, sans oublier l'incident d'Ox-Bow de William Wellmann.

Or tout cela permet à mon sens de bien comprendre le fonctionnement de la diplomatie impériale américaine. La diplomatie de Trump-Tillerson ou de Bush-Clinton repose aussi sur le lynchage, lynchage collectif des présumés « *rogue states* » isolés, avec les vassaux européens et les Zabulon de l'OTAN. Le Tillerson prétend aujourd'hui lancer le monde contre l'Iran après la Corée. Donc on lynche l'Amérique centrale, l'Irak, la Libye, la Syrie, la Corée en attendant l'Iran, la Chine et la Russie, même si nos missionnaires ont ici tendance à faire du surplace... Mais la logique est celle de la foule des lyncheurs qui accusent sans preuve, se chauffent les uns les autres à coups de Bible et de whisky, et ensuite exterminent.

Malheureusement la réponse de Lincoln me fait peur. On l'écoute :

Que la révérence aux lois soit murmurée par chaque mère américaine à son petit qui zézaye et babille sur ses genoux ; qu'elle soit enseignée dans les écoles, les séminaires, les universités ; qu'elle soit écrite dans les premiers livres, les livres d'orthographe, les almanachs ; qu'elle soit prêchée depuis la chaire, proclamée dans les assemblées législatives, et imposée par les cours de justice. Et en bref, qu'elle devienne la religion politique de la nation ; que vieux et jeunes, riches et pauvres, graves et joyeux, de tous sexes et de toutes langues, couleurs et conditions, se sacrifient sans relâche sur ses autels.

On ne devrait pas avoir besoin de loi contre le lynchage, non ?

C'est au nom de cette religion politique que Sherman va exterminer les sudistes, leurs femmes, leurs enfants, ravager et ruiner leurs terres. Et qu'on va emprisonner trente-quatre millions d'Américains, pour des durées indéterminées, au cours des deux derniers siècles.

Après notre barbu père fondateur va diviniser la loi :

« Quand je réclame avec tant de pressions un strict respect de toutes les lois, ne pensez pas que je veuille dire qu'il n'y a pas de mauvaise loi, ni que des problèmes ne se posent pas, pour lesquels aucune disposition légale n'a été prise – pour ne dire que cela. Je veux dire que de mauvaises lois, si elles existent, devraient être abrogées le plus tôt possible, mais si elles restent en vigueur, pour des raisons d'exemple, elles devraient être observées religieusement. »

Nous vivons dans un monde gnostique d'inspiration américaine farci de lois, monde contre lequel nous mettais un garde un certain chinois nommé Lao Tseu il y a plus de deux mille ans.

*« Plus le roi multiplie les prohibitions et les défenses, et plus le peuple s'appauvrit ;
Plus le peuple a d'instruments de lucre, et plus le royaume se trouble ;
Plus le peuple a d'adresse et d'habileté, et plus on le voit fabriquer des objets bizarres ;
Plus les lois se manifestent, et plus les voleurs s'accroissent. »*

L'Amérique avant la guerre de Sécession était un pays flanqué par la violence brute d'un côté (qu'on ne limitera certainement pas à l'esclavage) et la démente juridique qui allait devenir une des manifestations de l'effrayante époque où nous vivons, marquée par le camp de concentration évoqué plus haut

et le présent permanent annoncé par Kojève.

Lincoln est contemporain de Beaumont, qui souligne ici :

« Il y a dans le caractère de l'Américain un mélange de violence et de froideur qui répand sur ses passions une teinte sombre et cruelle ; il ne cède point, quand il se bat en duel, à l'entraînement d'un premier mouvement ; il calcule sa haine, il délibère ses inimitiés, et réfléchit ses vengeances. »

On trouve, dans l'Ouest, des États demi-sauvages où le duel, par ses formes barbares, se rapproche de l'assassinat ; et même dans les États du Sud, où les mœurs sont plus polies, on se bat bien moins pour l'honneur que pour se tuer. »

Sur les Noirs et les Blancs, Beaumont ajoutait :

« C'est assurément un fait étrange de voir tant de servitude au milieu de tant de liberté : mais ce qui est peut-être plus extraordinaire encore, c'est la violence du préjugé qui sépare la race des esclaves de celle des hommes libres, c'est-à-dire les nègres des blancs. La société des États-Unis fournit, pour l'étude de ce préjugé, un double élément qu'on trouverait difficilement ailleurs. La servitude règne au sud de ce pays, dont le nord n'a plus d'esclaves. On voit dans les États méridionaux les plaies que fait l'esclavage pendant qu'il est en vigueur, et, dans le Nord, les conséquences de la servitude après qu'elle a cessé d'exister. Esclaves ou libres, les nègres forment partout un autre peuple que les blancs. »

Laissons les Noirs... Car sur la barbarie juridique américaine, Gustave de Beaumont n'était pas en reste avec son compagnon Tocqueville :

« Voyant qu'ils n'obtenaient rien par l'adresse et la ruse, les Américains ont eu recours à la violence. Non à la violence des armes, mais à celle des décrets ; car ce peuple, faiseur de lois, placé en face de sauvages ignorants, leur livre une guerre de procureur ; et, comme pour couvrir son iniquité d'un simulacre de justice, les expulse des lieux par acte en bonne forme. »

Tocqueville disait lui :

« Les Espagnols... n'ont pu parvenir à exterminer la race indienne, ni même à l'empêcher de partager leurs droits ; les Américains des États-Unis ont

atteint ce double résultat avec une merveilleuse facilité,
tranquillement, légalement, sans répandre de sang, sans violer un seul
des grands principes de la morale aux yeux du monde. »

Au nom de cette morale, on sait ce qui se prépare.

Nicolas Bonnal

Bibliographie

Gustave de Beaumont – Marie (abu.cnam.fr)

Nicolas Bonnal – Chroniques sur la fin de l’Histoire ; Céline, le pacifiste enragé (Kindle)

Charles Dickens – American notes (archive.org)

Lao Tse – Tao Te King, §57

Abraham Lincoln, the Lyceum Address – The Perpetuation of Our Political Institutions – Address before the Young Men’s Lyceum of Springfield, Illinois January 27, 1838

Tocqueville, de la démocratie en Amérique I – 2e partie, chapitre X (races)